

# Victor Hugo

Par Henri DUCROS - Illustrations : Jacquie BERNARD

Habituellement j'habite à Saint-Denis, je dis habituellement parce que je suis en cavale. Depuis trois mois je vis dans une maison abandonnée, à l'orée d'une forêt. Une forêt d'arbres aux branches tordues qui viennent de perdre leurs feuilles ; ces feuilles ont d'abord jauni puis elles sont tombées, maintenant elles forment un épais tapis qui craque sous les pieds. Cette maison est certainement inhabitée depuis longtemps. J'y suis arrivé à travers bois après avoir longtemps marché. J'ai poussé la porte et je suis entré dans une pièce au plafond bas, fait de planches et de solives ; des toiles d'araignées pendaient comme des filets, des toiles d'araignées comme je n'en avais jamais vu. Des rats couraient sur les murs, en fait j'ai réalisé qu'il ne s'agissait pas de rats mais de petits animaux à peine craintifs, qui me fixaient de leurs yeux brillants cernés d'une auréole de poils plus foncés, leurs queues non plus ne sont pas celles de rats. Des rats, il y en a dans les caves de ma cité, ils remontent par les égouts et courent partout. Mes gentils animaux je ne les vois plus depuis qu'il fait froid, ils doivent dormir jour et nuit.

La maison est meublée d'une grande table et de bancs, d'une armoire qui ferme mal et d'un lit à rouleaux sur lequel je dors roulé dans une couverture. Sous la fenêtre, une pierre plate traverse le mur ; j'ai compris qu'elle devait servir d'évier. Un trou noir s'ouvre dans la cheminée, ce doit être l'ouverture du four. Tout cela je le devine ; jamais je n'ai vu de telles maisons ; j'ai toujours vécu dans un appartement au huitième étage d'une tour "taguée" à outrance, avec des boîtes aux lettres défoncées.

Je suis ici depuis ce maudit soir où Marcel m'a arraché le revolver des mains en me criant de me sauver. Je suis parti droit devant moi en courant comme un fou, une déflagration éclata dans mes oreilles et j'ai entendu un bourdonnement au-dessus de ma tête. Nous venions de quitter l'autoroute au péage d'Avallon, le barrage était dressé au raccordement avec la nationale 6. Moussa conduisait, moi j'étais calé à l'arrière avec le sac de billets entre les jambes. Le sac je l'ai gardé, heureusement, comment je ferais autrement ? Dans ma fuite, j'entendis des détonations et des cris, la fusillade dura un long moment puis cessa. C'était la première fois que je participais à un hold-up. Marcel et Moussa m'ont emmené avec eux, je ne sais toujours pas pourquoi !... D'habitude, on tue le temps en tapant dans un ballon avec les autres jeunes de la cité. Ce qui a tout déclenché, c'est ce revolver que Marcel a découvert dans un placard à compteurs. C'est beau un revol-



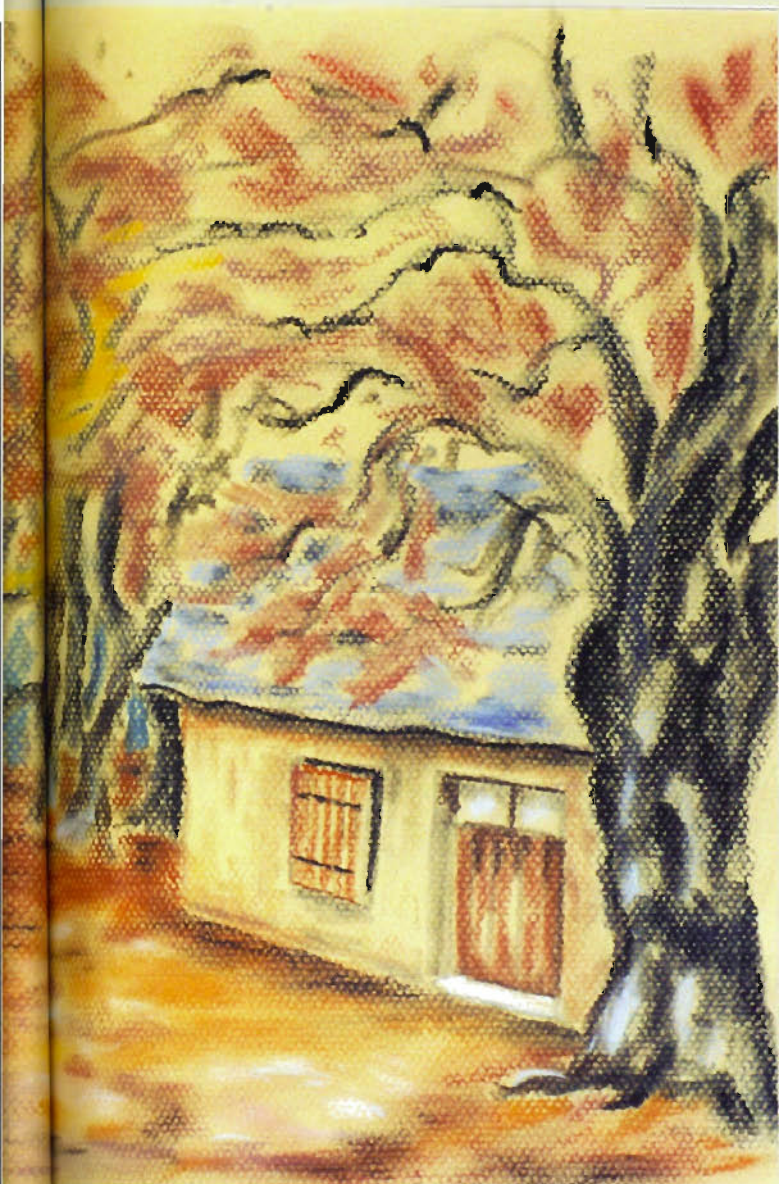
▲ ...une forêt d'arbres aux branches tordues qui viennent de perdre leurs feuilles

ver : ça brille d'un beau noir et la crosse de bois strié se réchauffe dans la main. Nous sommes partis un peu à l'aventure et puis il y a eu cette banque, la casquette rabattue sur les yeux et un foulard relevé sur le nez ; nous sommes entrés. Moussa faisait le guet, Marcel a braqué les employés ; il y avait peu de clients et nous avons ramassé les billets sans peine, le caissier nous a même donné un sac. La première voiture arrêtée à un feu rouge nous a permis de fuir sur les chapeaux de roues, ça se déroulait comme un film à la télé. Ah ! s'il n'y avait pas eu ce barrage, nous aurions passé deux ou



trois jours chez l'oncle de Marcel et nous serions revenus peinaris à Saint-Denis.

Ce soir encore j'ai fait un feu de bois ; le bois mort brûle sans donner beaucoup de chaleur, la fumée rabattue par le vent envahit la pièce. Une bougie m'éclaire, j'écris sur un cahier d'écolier trouvé dans le tiroir de la table. J'écris parce que je m'ennuie le soir tout seul. Du feu, je n'en fais que la nuit à cause de cette fumée qui pourrait me faire remarquer. J'écris facilement, à l'école le maître m'appelait Victor Hugo tellement j'écri-



vais bien. Les copains me surnommèrent Totor pour se moquer de moi puis ils arrêterent, tout s'use à la fin. Ma vie, dans cette maison au bout du chemin de terre qui conduit au village, n'est pas facile, heureusement que j'ai les billets ! Au début je n'osais pas aller au village puis j'ai pris le risque. Les gens sont curieux, ils m'ont interrogé ; qui je suis, d'où je viens, qu'est-ce que je fais, où j'habite... J'invente, je me fais passer pour un étudiant qui enquête sur le travail à la campagne, et c'est moi qui les questionne. Je raconte chaque fois la même histoire, en faisant attention de

ne pas me couper. Finalement c'est facile de se monter un cinéma. Ils sont fiers les gens de répondre à mes questions. J'apprends des tas de choses, des choses dont je ne pouvais pas me douter dans mon HLM ; les foires où on allait se louer, le travail de la terre avec les boeufs... " Les temps ont bien changé, mon petit... " Ça je l'entends souvent, ce sont toujours les vieux qui parlent, les jeunes il n'en reste plus beaucoup au village : " - Pas de travail dans les fermes ; autrefois oui, il fallait voir cela, trois ou quatre domestiques dans chaque maison, des enfants de l'Assistance : les petits Paris. Il n'y en a plus maintenant... " Je fais mes achats dans l'unique boutique qui sert aussi de café, on y trouve de tout ; du pain, de la viande et surtout des conserves, j'aime bien les conserves, il y en a plein dans les rayons ; du couscous, de la choucroute, du chili con carne, même de la paëlla comme en fait ma mère, des pois chiches, des lentilles... J'ouvre les boîtes à l'aide d'un couteau trouvé dans le tiroir avec le cahier, un couteau avec un manche en bois et une lame marquée, Opinel. Il a dû servir longtemps ce couteau, le manche est tout noir.

Un vieux, que les autres appellent le Robert du bois des Vernes, me parle souvent, il me décrit les trains de bûches, attachés les uns aux autres ; du bois que l'on envoyait autrefois à Paris par les rivières. J'imagine la descente des cours d'eau comme une aventure, du rafting on appelle cela, je crois l'avoir vu à la télé. Mais, envoyer comme ça du bois dans l'eau pour le brûler après, je n'y aurais jamais pensé. Quand je rentrerai à Saint-Denis, j'en aurai des salades à raconter aux copains. Pour le moment, j'ai trop peur de retourner là-bas, plus tard, quand le temps aura passé... J'ai peur de tout. Je parle aux gens parce que je ne peux pas faire autrement, mais j'évite de me faire remarquer. Quand je vois le fourgon des gendarmes avec ses feux orange et bleus au-dessus de la cabine, je tourne le dos et tout doucement, sans trop me presser, je regagne ma forêt. J'ai fini par l'aimer cette forêt, je connais tous les arbres du chemin ; en lisière, il y en a avec des troncs couchés, noueux, effrayants, je leur donne des noms d'animaux fabuleux, comme dans les films d'horreur. J'aime aussi les montagnes arrondies qui bordent l'horizon, le soir elles deviennent toutes bleues... Avant que les feuilles ne tombent, je rencontrais souvent des chercheurs de champignons. Pour faire comme eux j'en ramassais aussi. Une fois un homme a regardé dans mon sac en plastique, il a hoché la tête et m'a dit : " - Surtout, ceux-là, n'en mangez pas, ils sont vénéneux. " J'ai répondu : " - Oui je sais, c'est pour ma collection ". Le visage de l'homme est devenu moins inquiet. Pour rien au monde, je ne les aurais mangés ces champignons...

Il y a eu un enterrement au village, quelqu'un de très connu d'après le Robert du bois des Vernes. Il y avait tellement de monde devant l'église que j'ai pensé retourner à la maison, puis après avoir hésité je suis entré. A la fin de la messe, j'ai pris place dans la file, on m'a tendu une sorte de matraque en bronze que j'ai agitée sur le cercueil de cet homme que je ne connaissais pas.



La maison m'intrigue ; les gens qui l'habitaient ne devaient pas être bien riches, dans la cour il y a des petits bâtiments à demi écroulés. J'essaie de me représenter ; un pour le cochon, un pour l'âne, un pour les poules et de vieilles caisses grillagées pour les lapins. Tout ça, je l'imagine pour l'avoir vu sur les gravures d'un livre de vocabulaire. Pensez ! Quand on habite un immeuble aux murs couverts d'injures : " Nique ta mère, nique la police ". Quand on ne va jamais plus loin que les bords du canal ou le chantier du stade de France, on ne peut pas savoir comment elle est la campagne.



▲ Il a neigé cette nuit...

Des fois je compte les billets. Je crois que je pourrais rester cent ans comme cela, dans cette maison, en mangeant des conserves. Au début je m'ennuyais un peu mais maintenant je laisse le temps passer. Hier j'ai pris le journal, on parle toujours du braquage : les deux jeunes qui y ont participé sont sous les verrous, l'argent n'a pas été retrouvé... on ne parle pas d'un troisième complice. Je suis content que mes amis ne m'aient pas donné, j'ai parfois l'impression que toute cette affaire ne me concerne pas. Il est vrai que Moussa surveillait la rue quand je suis entré dans la banque avec Marcel ils n'en ont vu que deux sur les vidéos. Je ne suis pas tranquille tout de même. Un soir, je n'ai pas pu résister, je suis allé en pleine nuit au village pour téléphoner de la cabine, la lune brillait quand j'ai traversé la forêt. J'ai raconté à ma mère que j'étais sur la côte, et que je travaillais comme plongeur dans un Mac Do. Je n'ai pas parlé longtemps, qui sait, elle pourrait être sur écoutes. Je voudrais bien lui envoyer de l'argent. Depuis que mon père nous a quittés, elle se bat pour élever mes deux soeurs. La vie est trop dure dans les banlieues, chaque matin on plonge dans une rivière sans savoir si on en sortira. Ici je respire et malgré ma peur je me sens libre.

Parfois, des chiens viennent rôder dans ma cour ; des chasseurs parcourent les bois ; leurs coups de fusil cassent le silence, les trompes résonnent entre les branches dépouillées. Jamais ils ne sont entrés dans la maison. Quand je les entends, je monte dans le grenier et j'attends couché dans le foin moisi et poussiéreux que le calme soit revenu. Dans ce grenier, j'ai ouvert une malle d'osier et j'ai trouvé un gros livre à la couverture noire solidement entoillée. Plein les pages, il y avait des colonnes de chiffres en face de noms de villes puis, souvent, le mot " saisonnier " avec un autre nom devant. J'ai demandé au Robert du bois des Vemes ce que cela signifiait " - Vois-tu petit, m'a-t-il dit, autrefois les hommes de ce pays partaient avec leurs charrettes tirées par des boeufs, très loin dans la contrée,

pour y trouver du travail ; c'étaient des temps très durs. Les femmes aussi partaient, elles laissaient leurs enfants pour nourrir des enfants de Parisiens, de gens riches bien sûr... et puis il y a eu la guerre de quatorze, tellement ne sont pas revenus... "

Je commence à comprendre : je pourrais répondre que mon père aussi a abandonné son pays pour venir travailler en France. A quoi ça sert de parler ? Les temps sont toujours durs pour quelqu'un sur cette terre. On dit qu'autrefois la vie était difficile, ou que c'était le bon temps ! Qu'est-ce-que ça veut dire ? Je connais moi aussi bien des galères ; les boulots mal payés, le black , les deals... Il n'y a que les footballeurs ou les rappers qui s'en paient du bon temps, nous on rame, on brûle, on casse...

Il a neigé cette nuit, heureusement j'ai fait des provisions. J'ai acheté aussi un transistor que j'écoute au minimum, en pensant aux copains qui font hurler leurs sonos dans les cages d'escaliers. Le froid m'engourdit, je dors de plus en plus profondément. Quand les gendarmes enfoncèrent la porte, je les entendis à peine, ils me sautèrent dessus, me jetèrent à terre et me passèrent les menottes sans ménagement ; j'ai pu emporter le cahier... Cette fin-là, je ne l'aurais jamais imaginée, ça ne se passe pas comme ça dans les films à la télé.

Au procès, on parla du policier blessé, du revolver qui portait mes empreintes avec celles de Marcel, de Moussa qui ne pouvait pas être dans la banque parce que sur les vidéos, les deux braqueurs avaient les mains blanches...

Dans bien des années, quand je sortirai, je retrouverai peut-être les billets qui m'attendent là-bas dans cette maison que je ne peux pas oublier.